

## Pasteur Marc BOEGNER (1939-1945)<sup>1</sup>



Source : musée virtuel du protestantisme français  
[www.museeprotestant.org](http://www.museeprotestant.org)

François BOULET

Professeur agrégé Lycée International de Saint-Germain-en-Laye

Docteur en histoire

Membre du Comité de la Société de l'Histoire du Protestantisme français

### Introduction

Marc BOEGNER naît le 21 février 1881 à Épinal. Son père est préfet, descendant depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle d'une vieille famille protestante de Strasbourg ; sa mère appartient à la famille des Fallot, de la haute vallée de la Bruche.

À l'été 1898, à 17 ans, il vit une profonde aspiration religieuse et commence des études de théologie, en suivant son guide spirituel, l'oncle Tommy FALLOT, sur lequel il réfléchit toute

---

<sup>1</sup>. Nous tenons à remercier toutes les personnes qui nous ont aidées lors de cette enquête historique : l'historien Jacques Poujol, le président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français Thierry du Pasquier, le président des Amitiés de la Résistance Charles Bérénholc, le secrétaire général de la Société de l'Histoire du Protestantisme français Jean-Hugues Carbonnier, la bibliothécaire Florence Poinot, les professeurs André Encrevé et Patrick Cabanel. Je n'oublie pas mes remerciements à la famille de Marc Boegner, treize petits-enfants et trente-cinq arrière-petits-enfants.

Cette étude inédite est la reprise d'une conférence prononcée à la bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français, 54 rue des Saints-Pères, Paris 7<sup>e</sup> arrondissement, le 17 mars 2010.

sa vie, à travers quelques principes : christianisme social révisé, valeur de la paroisse, lecture et méditation de la Bible, effort missionnaire et œcuménique, valeur de la solidarité à travers la Croix. Il devient pasteur dans la Drôme à Blacons-Aouste - paroisse de son oncle -, puis professeur dans les missions évangéliques, puis pendant la Grande Guerre, infirmier-chef rue de Reully.

Sa première épouse est Jeanne BARGETON qui décède en 1933 ; quatre enfants naissent : Denyse, Étienne, Philippe, Jean-Marc. Puis sa deuxième épouse, Mary THURNEYSSSEN, qui a une place très importante au cours des années 1939-1945.

Il devient pasteur en 1918 de la paroisse de Passy, dite de l'Annonciation, puis président de la Fédération protestante de France en 1929. Il parvient à réunifier presque toutes les branches du protestantisme, évangélique et libérale, dans l'Église réformée de France en 1938 ; il devient en décembre 1938 le président du Conseil national de l'ERF. Ce cumul est une entorse au règlement mais prouve toute la force qu'il met dans le rassemblement des protestants.

Il va même au-delà en voulant réunir toutes les églises chrétiennes. Il forme alors les débuts du Conseil œcuménique des Églises (comité administratif "en formation" du C.O.E.) en 1937-1939 (réunions d'Oxford - Vie et Action -, d'Edimbourg - Foi et Constitution -, d'Utrecht et de Saint-Germain-en-Laye).

Ce rôle de triple président ou vice-président constitue une force pour parler publiquement en tant que chef des protestants français à l'échelle même internationale. Avec humour, on parle de "pape" ; parfois on peut n'être pas d'accord devant cette autorité trop importante pour un protestant.

Les sources, pour étudier l'œuvre Marc BOEGNER sont multiples ; une biographie est donc possible.

Il existe l'important fonds Boegner à la bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme français<sup>1</sup>. Qu'y trouve-t-on ? D'abord les *Carnets* édités en partie par son fils Philippe BOEGNER<sup>2</sup>, que nous avons relus depuis le 1<sup>er</sup> janvier 2010, source première des années 1939-1945. Quelques petites retouches sont à réaliser, mais l'édition de 1992 reste probante. Au jour le jour, toutes les pensées, les rencontres du pasteur y apparaissent, surtout à travers onze carnets entre 1939 et 1946 : cette source est une mine à lire et relire, à croiser avec deux carnets d'*Éphémérides* où sont signalés tous ses rendez-vous. Ensuite les *sermons*, souvent manuscrits, à l'état de notes, plus difficiles à lire et à exploiter. Les "sermons de Carême" de 1928 à 1965 lui demandent beaucoup de travail ; deux sermons ont été édités en 1939-1940 : *Évangile et racisme, Sel de la Terre*. Souvent radiodiffusés, ses sermons de Carême sont retransmis entre 1939 et 1945, malgré la censure. Nous trouvons également la correspondance, mais une petite partie, il faudrait la recouper avec celle de la Rue de Clichy.

Le biographe Roger MEHL en a fait son miel de façon excellente dans sa biographie intitulée *Le pasteur Marc Boegner 1881-1970. Une humble grandeur*<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme français (SHPF), 54 rue des Saints-Pères, Paris 7<sup>e</sup>, fonds Boegner, O36Y, 18 cartons.

<sup>2</sup> Présentés et annotés par Philippe BOEGNER, *Carnets du pasteur Boegner 1940-1945*, Paris, Fayard, 1992, 365 p.

<sup>3</sup> Roger MEHL, *Le pasteur Marc Boegner 1881-1970. Une humble grandeur*, Paris, Plon, 1987, 346 p.

D'autre part, Marc BOEGNER lui-même est revenu plusieurs fois sur son propre récit des années de guerre, avec sa propre réflexion : rapport lors de *l'assemblée générale du protestantisme* le 23 octobre 1945 (édité en 1946) et dans un ouvrage en partie biographique *Souvenirs et perspectives. L'exigence œcuménique* (édité en 1968)<sup>1</sup>.

Enfin, il faut ajouter les archives départementales où se trouvent les foyers protestants, entre Archives nationales (cabinets du maréchal Pétain et du général de Gaulle) et les archives départementales (Haute-Loire, Ardèche, Isère et deux Savoie)<sup>2</sup>.

La matière ne manque donc pas : archives, carnets, conférences, sermons, correspondance, autobiographie, biographie, pour parvenir au cœur et à la vérité d'un homme, responsable de tout le protestantisme entre 1939 et 1945.

## I - 1939-1940 : Marc BOEGNER et sa vigilance face à l'Allemagne hitlérienne

Sa première mise en garde publique retentissante est sa conférence de Carême du 16 mars 1939 à Passy. Il y manifeste à la fois un haut-le-cœur face l'entrée des troupes allemandes à Prague, alors qu'il a été munichois, puis une vigilance lucide face au racisme d'outre-Rhin. Il médite sur la parabole du Bon Samaritain : les Églises doivent condamner le racisme, il cite même PIE XI et la conférence d'Oxford sur l'œcuménisme de 1937 : "*entre christianisme et racisme, il n'y a ni entente, ni compromis possible... un seul mot à opposer : non !*" Israël n'est pas un "problème", mais un mystère, en citant des philosophes ou théologiens contemporains : Jacques MARITAIN, Léon BLOY, Denis de ROUGEMONT, Karl BARTH. Vient alors une phrase qu'il répètera souvent sous l'Occupation. Le "problème" juif, posé en Europe, n'est pas religieux, c'est celui de l'immigration des étrangers. Pour lui c'est une évidence, comme un lieu commun des années 1930. "*Cette conférence de Carême ne suscite pas que des amitiés*", dit-il deux ans plus tard. Une minorité protestante trouve que BOEGNER va trop loin déjà.

L'autre conférence de Carême, celle du 1<sup>er</sup> mars 1940, est intitulée : *le Sel de la Terre*. On y sent toute sa vigilance face à un monde, sans espérance, qui peut capituler devant le maître Satan, où le mal et la mort peuvent être vainqueurs. BOEGNER connaît les souillures, les forces mauvaises, les bas-fonds, les chutes, les reniements, les trahisons de notre vie. Pour

---

Pierre BOLLE, "Marc Boegner", in (dir. d'André ENCREVE), *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine. 5. Les protestants*, Paris, Beauchesne, 1993, pp. 77-79.

Pierre BOLLE, Jacques LUGBULL, "*Le pasteur Marc Boegner et les étudiants de la Faculté de Théologie protestante de Paris en 1943 et 1944*", *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, t. 152, 2006, pp. 95-107.

"*Marc Boegner (1881-1970)*", in Musée virtuel du protestantisme français : site [www.museeprotestant.org](http://www.museeprotestant.org).

Patrick CABANEL, "*Le pasteur Marc Boegner à l'assemblée du Désert, 6 septembre 1942 : nouveaux documents sur un lieu de mémoire*", *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, tome 156, octobre-novembre-décembre 2010, pp. 545-567.

<sup>1</sup> *Les Églises protestantes pendant la Guerre et l'Occupation*, actes de l'Assemblée générale du protestantisme français réunie à Nîmes, du 22 au 26 octobre 1945, Paris, Les Messageries évangéliques, 1946, 196 p. Première journée (23-10-1945) : "*Rapport*" général par le Président du Conseil de la Fédération Protestante de France, le pasteur Marc Boegner, pp. 5-49. Chapitres "*I. De septembre 1939 à juin 1940*", pp. 6-12, "*II. La politique de présence*", pp. 12-19, "*III. La question du serment*", pp. 19-22, "*V. Les lois raciales*", pp. 22-35, "*VI. La relève*", pp. 35-39, "*VII. L'Aumônerie des étrangers et la Cimade*", pp. 39-41, "*VIII. Censure et Radio*", pp.41-42, "*IX. Relations avec les autorités allemandes*", pp. 43-45, "*X. Après la Libération*", pp. 45-47, "*XI. Conclusion*", pp. 47-49.

Marc BOEGNER, *L'exigence œcuménique. Souvenirs et perspectives*, Paris, Éditions, Albin Michel, 1968, pp. 107-108.

<sup>2</sup> François BOULET, *Histoire de la Montagne-refuge. Aux limites de la Haute-Loire et de l'Ardèche, de la Réforme protestante à la Seconde Guerre mondiale. Le Chambon-sur-Lignon, Tence, Fay-sur-Lignon, Saint-Agrève, Le Mazet-Saint-Voy et leurs environs*, Polignac, Éditions du Roure, 2008 ; *Les Alpes françaises 1940-1944. Des montagnes-refuges aux montagnes-maquis*, Paris, Les Presses Franciliennes, 2008.

être les disciples du Christ, il faut une repentance pour arriver à l'inexorable lumière, à travers les mots de Matthieu 5,13 : "*Soyez le sel de la Terre*".

On le constate en 1939-1940 : spirituellement, Boegner est prêt à affronter frontalement le racisme et le mal des années de l'Occupation, en essayant d'être le "sel de la Terre", du moins ses mots de 1939-1940 seront employés de façon identique en 1940-1944. Retenons dès à présent cette constance et cette cohérence d'une pensée morale et religieuse.



Le Pasteur Marc BOEGNER prêchant dans le temple de Passy-Annonciation  
Source : musée virtuel du protestantisme français [www.museeprotessant.org](http://www.museeprotessant.org)

## **II - Face à la drôle de guerre, la débâcle**

Pendant la drôle de guerre, les soucis commencent à se multiplier : aumônerie militaire à organiser, accueil des réfugiés - début du Comité inter-mouvements auprès des évacués ou C.I.M.A.D.E.-, mais également sort des objecteurs de conscience, question des pasteurs étrangers notamment suisses devenus presque "indésirables" au Quai d'Orsay, cause de la France auprès des pays protestants, appels aux États-Unis par le journal ou la radio, jusqu'à l'aide de toute urgence demandée le 8 juin 1940 (émissions radiophoniques Radio Paris ou Paris Mondial).

Les 18 et 21 mai 1940, toutes les instances des protestantismes demandent à Marc BOEGNER de rester auprès des pouvoirs publics, c'est l'importante "politique de présence" auprès des autorités qui est exigée. À Paris, il laisse le pasteur André-Numa Bertrand.

Fin mai, avec l'arrivée de PETAIN et de WEYGAND au pouvoir, comme de nombreux Français, il reprend espoir et croit en une nouvelle bataille de la Marne. Le 27 mai, il stigmatise publiquement à la radio la capitulation du roi des Belges. Le 31 mai, la cérémonie toute catholique du gouvernement auprès du cardinal SUHARD, qui voue solennellement la France au Sacré-Cœur, l'irrite. Puis tout se précipite.

Dimanche 2 juin, il médite sur un texte de Job entre le sourire et la sérénité que l'on doit exprimer lorsque l'on perd courage. Dimanche 9 juin, il prêche sur l'exhortation

"admirable" de Paul aux Éphésiens, qui demandent toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir résister.

Il se sent obligé de quitter Paris le 11 juin à 22 h 10 par la porte d'Orléans. Sur ce chemin de l'Exode, nous ne savons rien, il préfère ne pas "*évoquer l'horreur*", dit-il. Il rejoint son frère, pasteur à Limoges, puis Bordeaux. À ce moment, il éprouve un douloureux cas de conscience devant l'effroyable responsabilité de sa génération dans cette défaite, mais aussitôt perçoit le danger de dénoncer les fautes d'autrui.

Le 17 juin 1940, il écoute le maréchal PETAIN. Il parle d'un coup de poignard, d'une défaite dans tous les sens du mot, d'un abîme. Il ne défend pas encore le maréchal PETAIN. On sent entre le 14 et le 21 juin, une désespérance, une insécurité - journées atroces, où il voit une élite en exil, piétinant dans un lycée de province, à Bordeaux -, il envisage de partir avec le gouvernement. Sa foi face au jugement des événements est mise à rude épreuve.

Le 22 juin, il parle de l'Angleterre à la radio ; le 23 juin, il apprend les conditions de l'armistice, "*jour mauvais*" selon Paul ; il a d'ailleurs une "*fatigue de tête*". Le 27 juin, il découvre inquiet l'article 19 qui exige de livrer les réfugiés allemands. Entre-temps, il quitte Bordeaux le 24 juin pour la région de Montauban.

BOEGNER, dans son *carnet*, signale rapidement et objectivement les faits du général de GAULLE, sans commentaire : le 17 juin, il apprend qu'il est à Londres ; il évoque son départ également les 19, 23 juin - sa destitution - et 29 juin. Le 3 juillet seulement, il indique que si l'Angleterre gagne, des Français dont de GAULLE rentreront en triomphateurs ; mais si elle perd, il se pose la question de leur destinée. Après-guerre, il écrira que son épouse a entendu l'appel du 18 juin et en a été bouleversée jusqu'aux larmes. Le 11 juillet 1940, les Allemands perquisitionnent son domicile parisien au 53 bis rue de Boulainvilliers.

### III - L'été 1940

À Montauban, il revoit avec joie son collègue combattant Pierre Maury et découvre le désappointement des protestants méridionaux - l'égoïsme paysan, les rancœurs politiques contre la réaction des Croix de Feu ou de la Cagoule -.

Entre Montauban et Nîmes, il choisit finalement comme capitale du protestantisme cette dernière, qui lui permet de se rendre plus facilement à Vichy, par le train, et en Suisse, ainsi que dans les paroisses protestantes les plus importantes du Sud-Est de la France.

Les pleins pouvoirs donnés au maréchal Pétain ne le choquent pas. Il est vrai que le président de la République est appelé avec une note d'humour "*pauvre Albert Lebrun*", disparaissant par "*suppression d'emploi*".

Lorsqu'il entend pour la première fois l'expression "Révolution nationale", il évoque une "réaction". Le 11 juillet enfin, il apprécie le discours du maréchal Pétain, notamment les réformes morales réclamées depuis longtemps. Le 18 juillet, il apprend la loi qui exige des fonctionnaires d'être nés de parents français : il craint alors un nouveau "racisme" ou un nouveau conformisme. Le 23 juillet il affirme que la suppression des bouilleurs de cru le satisfait beaucoup, lui l'adversaire de l'alcool. Il ne critique pas la commission de dénaturalisation créée en juillet : il est d'accord avec l'abus des naturalisations dans l'entre-deux-guerres, mais redoute les "*criantes injustices*". Quant à sa première rencontre à Vichy avec le président Pierre LAVAL, elle se déroule les 26 et 27 juillet ; il ne cache pas sa crainte d'une réaction catholique - LAVAL le rassure - et il apprend que les subventions à l'enseignement libre iront aussi aux écoles et facultés protestantes. À Vichy, enfin, il rencontre des protestants au plus haut niveau : ARNAL, général BRECARD, Raoul DIDKOWSKI, directeur de la sûreté nationale, Olivier de SARDAN, chef de cabinet de LAVAL, et par la suite, l'ami du maréchal PETAIN, René GILLOUIN.

Tout au long de ces mois de défaite puis de l'été 1940, dans ses *carnets*, il reste également et de façon inébranlable un anglophile convaincu, très inquiet par les menaces d'anglophobie surtout après le drame de Mers-el-Kébir.

### IV - Un pétainisme indéniable, moraliste, avec des limites

Le 12 septembre 1940, il rencontre pour la première fois le maréchal PETAIN, sur les six entrevues qu'il aura en tête à tête entre 1940 et 1944 - 2 février et 10 mars 1941, 28 janvier et 27 juin 1942, 19 avril 1943 -. Il s'attend à une rencontre difficile ; en effet, il se rappelle un mauvais souvenir lorsqu'au début des années 1930, il lui a demandé une alvéole pour les protestants à l'ossuaire de Douaumont et que la réponse de Pétain a été jugée impolie.

Or la rencontre se passe sous les meilleurs auspices. D'abord le maréchal PETAIN, âgé, sait ce qu'il veut. BOEGNER réaffirme son soutien à toute une politique : contre l'alcoolisme et la dégradation morale qui s'ensuit, le divorce, la défense de la famille (il appartient à une commission pour ce combat) contre "*l'avarice d'enfants*", pour la moralité publique, pour la jeunesse. Le triptyque Travail-Famille-Patrie n'est pas inconvenant pour le pasteur BOEGNER.

Entre 1940 et 1944, il se rend vingt fois à Vichy, où il préside souvent le service des dimanches au temple, parfois au cours d'"*heures tragiques*".

Le 10 janvier 1941, le pasteur BOEGNER écrit pour la première fois au maréchal PETAIN : aucun doute sur sa profonde admiration, avec l'expression de la très vive gratitude, pour le grand labeur de redressement moral et des remerciements à Dieu d'avoir depuis sept mois un "*si noble exemple de consécration totale, d'oubli de soi, de courage paisible et confiant*". Il parle au nom de la déférente affection et reconnaissance de tous les protestants, avec chacun son rôle pour "collaborer" à cette grande espérance. La réponse du maréchal du 21 janvier est tout aussi personnelle, agréable, encourageante pour le pasteur ; il ajoute que les pasteurs et les fidèles comprennent sa pensée et emploient leur patriotisme à la faire comprendre "*ils peuvent compter sur moi comme je compte sur eux*".

Cette forte compréhension mutuelle, au-delà de tous propos convenus, ne se dément pas. Pourquoi ce pétainisme boegnérien ? Cinq raisons peuvent l'expliquer.

Premièrement, il représente une gloire patriotique mais également une pleine et "noble" vigueur du vieillard qui le touche. Notons la prière protestante pour le Chef de l'État et pour la France, elle est élogieuse pour le maréchal Pétain : don de sa personne, vertus solides, demande à Dieu "*dans sa blanche vieillesse, la grâce d'une jeunesse renouvelée comme celle de l'aigle, selon la parole du psalmiste*".

Deuxièmement, PETAIN exprime sincèrement sa protestantophilie plusieurs fois, au point de critiquer gentiment les catholiques - notamment ceux qu'il a vus en Espagne en tant qu'ambassadeur. Selon le chef de l'État français, le protestantisme est une religion de la conscience alors que les catholiques s'arrêtent à la forme. En janvier 1942 Boegner affirme utiliser dans ses conférences les paroles du maréchal PETAIN ; ce dernier rétorque avec humour : "*Allons, conclut-il, vous allez me faire passer pour un réactionnaire auprès des protestants*". Au-delà de PETAIN, BOEGNER défend dans ses conférences - comme à Nérac le 5 novembre 1941 et même à l'Assemblée du Désert le 6 septembre 1942 - le fait que l'État Français ou le gouvernement attache tout autant d'importance à rallier l'Église catholique que les confessions protestantes. Il est très fier d'apprendre qu'à Vichy on parle des "Églises chrétiennes", grâce à lui, et non de la seule Église catholique.

Troisièmement, toutes les requêtes qu'il demande à Vichy trouvent des réponses souvent favorables auprès des autorités, notamment les notables protestants, mais également les hauts fonctionnaires : le directeur et le directeur-adjoint du cabinet civil du maréchal PETAIN, Henry DUMOULIN de LABARTHETE et André LAVAGNE, le sous-directeur des cultes SAURET, et le secrétaire général à la police René BOUSQUET.

Quatrièmement, une certaine liberté de parole s'établit entre le maréchal PETAIN et le pasteur BOEGNER. Tous les sujets même les plus délicats sont abordés : le sort des Juifs, l'opinion publique anglophile, les mesures liberticides comme la jeunesse unique, le serment des fonctionnaires, l'autoritarisme de la Légion française des Combattants, certaines conférences anti-maçonniques et anti-protestantes. En peu de temps, BOEGNER cerne la personnalité de Pétain : beaucoup de bonne volonté, peu de puissance - "*Le Maréchal saura-t-il maintenir son non jusqu'au bout ?*" (23 janvier 1941) -, ou une "demi-liberté", expression employée d'ailleurs par Philippe PETAIN dans son discours du 1<sup>er</sup> janvier 1942.

Cinquièmement, pour Vichy, le pasteur BOEGNER est un atout de politique intérieure, mais également extérieure : c'est une sorte d'ambassadeur des opinions suisses et anglo-saxonnes par ses relations suivies avec la Suisse ; c'est un des hommes les mieux informés de France. Ce n'est pas une mince qualité dans la France occupée qui subit les différentes propagandes. Ses amis du Conseil œcuménique des Églises, comme son secrétaire, le pasteur et théologien néerlandais VISSER'T HOOFT, lui donnent des renseignements précieux, notamment sur la question des réfugiés, utiles pour ses pourparlers avec les autorités françaises et suisses et revigorants sur le plan moral et religieux. BOEGNER est très proche de l'archevêque de Canterbury, au point de proposer le 23 juin 1941 au gouvernement de Vichy de le contacter : nous ne savons pas leur réponse. Notons enfin les cinq voyages du pasteur BOEGNER en Suisse : janvier et mai 1941, février, juillet et septembre 1942, décisifs dans la mobilisation de ses soutiens et de son action multiple envers les réfugiés.

Dans ses conférences de 1940-1942, BOEGNER ne se lasse pas de reprendre l'argument d'un État favorable à une "rénovation morale" grâce à toutes les familles spirituelles. À cet égard, il cite le "grand" écrivain catholique et nationaliste Maurice BARRES, qui a compris le rôle du protestantisme au cours de la Grande Guerre. Il préfère le mot rénovation au mot révolution ; en cela il se sent alors proche de nombreux notables pétainistes. Il s'irrite contre les protestants qui critiquent et boudent le régime, comme ceux du Chambon-sur-Lignon dès septembre 1940, ou qui refusent de s'engager. Mais BOEGNER reste dans le domaine spirituel et moral du défenseur de la foi chrétienne.

Il entre au Conseil national à Vichy, avec quelques protestants : François MARTIN, Léonce VIELJEUX, et un très court moment André SIEGFRIED. En participant à ce conseil des "forces vives de la nation", rassemblant près de deux cents notables, il affirme toujours le sens d'une politique de présence. Au Conseil national surtout, il se manifeste comme le plus hostile aux pensées de parti unique, de jeunesse unique, aux pensées totalitaires de quelques-uns (FERNET, BERGERY). Il apparaît alors comme le plus libéral et anglophile de tous ces notables hostiles à la délation, aux mesures autoritaristes<sup>1</sup>.

Comme l'écrit avec doigté Roger MEHL, il faut être équitable : BOEGNER est pétainiste, mais son pétainisme est moral et spirituel et il dure tout au long de l'Occupation. De plus, ce pétainisme comporte des limites clairement et publiquement exprimés : l'anglophilie par exemple et sa lutte contre l'anglophobie, la défense de quelques libertés publiques contre toute tentative totalitaire de l'État, notamment sur les mouvements religieux, son hostilité à tout racisme et sa dénonciation, une des plus précoces en France, de l'antisémitisme. André SIEGFRIED a analysé dans les années 1950 la thèse des deux Vichy : un Vichy conservateur mais patriote et un Vichy révolutionnaire et collaborateur mené en partie par Pierre LAVAL. Cette thèse n'est plus admise aujourd'hui, mais pour BOEGNER personnellement, elle est encore éclairante.

## **V - Ses protestations et ses résistances à Vichy et face à Vichy**

D'abord l'article 19 de la convention d'armistice qui ordonne de livrer les réfugiés allemands lors de l'été 1940, comme à Castres, le choque profondément. Mais ses démarches sont peu influentes.

Le 14 février 1941, il intervient auprès du Garde des Sceaux, contre l'arrestation allemande du pasteur Freddy DURRLEMAN à Carrières-sous-Poissy.

La crainte d'une "jeunesse unique" le fait également agir avec l'appui de la hiérarchie catholique, le cardinal VERDIER, de façon parallèle. Il obtient en partie satisfaction.

Il critique sans cesse et avec véhémence l'anglophobie obscène des radios et journaux français, censurés. Une brochure sur Jeanne d'Arc qui affirme que, sans elle, la France aurait été protestante et hérétique, le fait réagir assez violemment jusqu'à Vichy. Il obtient des semi-excuses apaisantes.

---

<sup>1</sup>Michèle COINTET, *Le Conseil National de Vichy 1940-1944*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1989, p. 96, 238.

Un débat agite surtout le protestantisme à propos du serment de fidélité au maréchal PETAIN, face au commandement chrétien qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

BOEGNER obtient, avec l'Église catholique, une demi-mesure, en ajoutant au serment la formule "pour le bien du service", formule qui convient au maréchal PETAIN : les professeurs n'auront pas à prêter le serment, les hauts fonctionnaires oui.

Mais le milieu réformé méridional, à l'automne 1941, ressent tout à la fois la réaction cléricale et surtout un État qui prend quelques allures totalitaires, avec le serment aux fonctionnaires et le statut des Juifs d'octobre 1940. Les 16 et 17 septembre 1941, à Pomeyrol - commune de Saint-Étienne-du-Grès dans les Bouches-du-Rhône -, sans la présence du pasteur BOEGNER qui se trouve à Vichy, huit thèses sont écrites par seize théologiens (DE DIETRICH, BAROT, COURTIN, VISSER'T HOOFT, PASTEUR CADIER, CONORD, COURTHIAL, DERANSART, GAGNIER, GASTAMBIDE, VERMEIL, DE PURY, DE ROBERT, EBERHARDT, CLAVIER) qui affirment que l'Église doit reconnaître l'autorité de l'État voulue par Dieu pour le bien commun notamment les libertés essentielles. Dans la thèse VII, Israël est reconnu comme le peuple élu de Dieu ; dans la thèse VIII, il est réaffirmé la nécessité spirituelle de la résistance à l'influence totalitaire et idolâtre. Ces thèses sont diffusées par les pasteurs et à Genève via le service de presse du Conseil œcuménique des Églises et VISSER'T HOOFT. Elles sont discutées dans les paroisses même, en présence même du pasteur BOEGNER.

Des menaces policières et gendarmiques apparaissent alors contre les pasteurs et contre BOEGNER.

Le 26 mars 1941, BOEGNER écrit une lettre au Grand Rabbin SCHWARTZ et à l'amiral DARLAN pour dire toute sa sympathie envers les Juifs persécutés. Le 21 août 1941, le journal collaborationniste *Je Suis Partout* s'offusque de cette lettre ; quelques jours plus tard un tract gaulliste sur la Côte d'Azur fait connaître cette lettre par l'intermédiaire de cet article de journal collaborationniste, détourné de son contexte idéologique.

Suite à la réunion de Pomeyrol, un tract antigouvernemental, bien au-delà du sens des huit thèses, apparaît sous le titre "*Aux catholiques français*", contre les silences, les tiédeurs et les compromissions de l'Église catholique pour un État, proche de l'Ordre Nouveau avec ses persécutions. Ce tract se retrouve dans tout l'Est de la France du 18 septembre à la fin octobre 1941, notamment chez les prêtres catholiques (sud de l'Ardèche, Gard, Haute-Savoie...). Le 29 octobre 1941, le pasteur BOEGNER entend indirectement son "ami" l'amiral DARLAN - ancien condisciple à l'École navale - dire qu'il pourrait "coffrer" le pasteur.

Début décembre 1941, en Haute-Savoie comme dans le Gard, des policiers vont voir des pasteurs et perquisitionnent chez eux pour voir ces tracts et leur demandent leurs idées politiques. BOEGNER réagit en demandant des explications. L'apaisement de la part des forces de police ne semble obtenu qu'en janvier 1942.

Mais une deuxième menace apparaît, peut-être encore plus éprouvante, car elle provient du milieu protestant lui-même. En effet, en 1938, l'Église réformée de France (E.R.F.) réunifie 90 % de protestants calvinistes, mais 10 % d'évangéliques ne veulent pas cette nouvelle confession de foi. Elle se dit Église réformée évangélique : une cinquantaine de paroisses sur 450 pour l'E.R.F., 12 000 à 15 000 fidèles, sept revues et journaux, la faculté libre d'Aix qui offre une théologie orthodoxe et française et non une théologie libérale et radicale, enfin l'Institut Jean Calvin. Fin 1940, l'Église évangélique dresse un procès jusqu'au Conseil d'État pour obtenir les biens de l'E.R.F. de Marseille. Ce schisme ressurgit fin 1941 ; cette Église s'en prend durement à BOEGNER lui-même. Trois faits importants sont alors notables. Une lettre de paroissiens de Montpellier, écrite le 19 novembre 1941, se désolidarise de son message de sympathie envers le Grand Rabbin. BOEGNER trouve cette lettre "infâme" car elle suggère qu'il a réalisé ce message avec le plein accord de DARLAN et de PETAIN. Le 12 janvier 1942, des prisonniers d'un camp dit Oflag, avec à la tête un fils d'un protestant influent à Vichy, se désolidarise également de cette lettre. Enfin, une sourde concurrence naît à Vichy entre les facultés de théologie de Paris et de Montpellier face à celle d'Aix. LAVAL veut aider celle d'Aix contre BOEGNER ; l'entourage du maréchal PETAIN et PETAIN lui-même donnent leur accord pour aider les trois facultés<sup>1</sup>.



Quelles sont les accusations de ces protestants "dissidents" contre BOEGNER ? D'abord d'être "inféodé à la Synagogue" (selon une lettre interceptée par Vichy). Deuxièmement d'être trop critique, pas assez uni derrière le maréchal PETAIN. Enfin, l'accusation d'une collusion protestantisme-franc-maçonnerie revient souvent. Au-delà du protestantisme, un confrencier, Bernard FAÏ, se fait un spécialiste de ses accusations, preuves historiques à l'appui. PETAIN demande à ce confrencier, après intervention de BOEGNER, d'être plus modéré sur ce point. Enfin, dernier argument le plus cruel et celui qui porte peut-être le plus : son fils Jean-Marc, diplomate, est passé dans la France Libre en mai-juin 1941 au Levant, abandonnant son poste à Ankara ; on l'entend même à la B.B.C. Ce point provoque une déchirure de conscience chez le pasteur Boegner : c'est la fameuse phrase qu'il prononce dans son carnet : "*Rien ne m'empêchera d'approuver mon fils d'obéir à sa conscience, mais rien ne m'empêchera de demander qu'on s'efforce d'apprécier la politique du Maréchal en fonction de la situation dramatique à laquelle il doit faire face...*"

Le 13 décembre 1941, le pasteur BOEGNER rencontre à Vichy le ministre de l'Intérieur Pierre PUCHEU. Il sent que le régime n'est pas loin de l'arrêter, même si PUCHEU dément. Plusieurs fois en 1941-1942, BOEGNER se sent déchiré, au bord de dire "non" souvent : en juin 1941 avec l'affaire du passage à la dissidence de son fils et son dilemme personnel et familial ; en juillet 1942 : "*Nous courons vers l'heure où il faudra, sur des points essentiels dire : non !*" (à propos du maintien du "non-Aryen", MENDEL à la tête des Éclaireurs unionistes, refusé par Vichy) ; ou bien encore le 7 octobre 1942 face à la censure des émissions religieuses à la radiodiffusion nationale : "*Peut-être est-ce un moment où il faut dire oui ou non !*". Lorsque la zone libre est occupée, BOEGNER ressent la crainte d'être arrêté par les Allemands ; il demande alors à Dieu, l'aide de sa Grâce, de la méditation de la Bible et de la prière, pour ne pas le détourner de l'essentiel. On sait qu'en juin 1943, lorsqu'il se trouve à Paris, les Allemands l'ont inscrit sur une liste de personnalités à arrêter et à déporter en cas de débarquement allié.

## **VI - Une attitude humanitaire et judéophile**

C'est un chapitre très fouillé depuis trente ans par l'historiographie. Résumons-le.

Le pasteur BOEGNER est très inquiet et ému par le sort des Juifs : dès les 17 juin et 27 juillet 1940, à Bordeaux, face au Grand Rabbin SCHWARTZ il exprime des paroles de consolation. Tout de suite, il se fait l'écho à Vichy des risques de persécutions. Les protestants vichyssois, que rencontre BOEGNER, sont particulièrement des "amis des juifs" : c'est le cas de GILLOUIN, du général BRECARD, mais également de quelques préfets<sup>2</sup>, voire de quelques diplomates.

La question des "non-Aryens" chrétiens se pose également. Mais en 1940-1941, cette question des Juifs, présente dans son esprit, se trouve mêlée aux autres difficultés, au point que le 2 février 1941, il écrit qu'il oublie devant le maréchal Pétain de parler des Juifs, il le regrette mais il ajoute qu'il n'a pas eu le temps et que l'heure était aux "*questions essentielles*".

Il n'empêche que le courrier se multiplie sur cette question à tel point qu'il se sent obligé d'intervenir début 1941 au Conseil national de l'E.R.F. D'où sa lettre du 26 mars 1941 au Grand Rabbin et à l'Amiral ; en substance ce sont les mêmes arguments : il existe un problème d'immigration étrangère juive que l'État doit régler avec des naturalisations hâtives, mais il souhaite que ce problème soit résolu "*dans le respect des personnes et dans le souci de la justice*", puis il prend la défense de la religion juive, en tant que responsable d'une religion. Vient l'exception protestante émue face à une loi qui introduit le "*principe raciste*", une loi de persécution religieuse. BOEGNER rappelle alors l'histoire de l'Église réformée et ses

---

<sup>1</sup> Archives nationales (AN), 2AG 495, cabinet du maréchal Pétain, dossiers "protestantisme" et "Boegner".

<sup>2</sup> François BOULET, "Les préfets protestants 1940-1944", *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, tome 154, octobre-novembre-décembre 2008, pp. 549-574.

"*souffrances de la persécution*", puis il fait pression sur le gouvernement au nom d'un monde civilisé, contre les injustices. On le constate. Les arguments se développent dans une certaine logique : primat du religieux sur le politique, de l'historique par rapport à une persécution,

enfin prise à partie du gouvernement pour respecter les principes moraux et spirituels de la grandeur de la France à l'échelle internationale surtout face aux puissances anglo-saxonnes observatrices. Cette argumentation sera au moment des rafles identique, comme en 1939 dans son sermon "*l'Église et le racisme*". Entre-temps, il visite les camps d'internement de Gurs début avril 1941 et du Vernet en février 1942. Il y a une cohérence de la pensée boegnérienne sur son soutien obstiné, opiniâtre même, envers les Juifs persécutés, notamment français.

Le 27 juin 1942, devant le maréchal PETAIN, BOEGNER prend la défense des Juifs. PETAIN n'y semble pas insensible : il lui fait alors la promesse qu'après la guerre, il reprendra un par un tous les dossiers des affaires juives mais il lui demande de ne pas révéler le contenu de l'entretien ; BOEGNER le dira seulement après-guerre. De plus, le pasteur transmet au Chef de l'État Français la lettre de son collègue de la zone nord André-Numa Bertrand qui pourfend la souffrance imméritée des Juifs portant l'étoile jaune, toute forme de racisme, que l'Église ne peut plus passer sous silence.

Lors de l'été 1942, de Nîmes essentiellement, BOEGNER a une activité fiévreuse pour secourir les Juifs étrangers raflés. Il est en contact journalier avec Madeleine BAROT de la C.I.M.A.D.E., les pasteurs MANEN, aux Milles, et LAFON, à Montauban. Le 20 août, il écrit au Maréchal PETAIN les conditions d'inhumanité des rafles ; cette lettre aura un retentissement important via la Suisse à partir de mi-septembre.

Les 25 et 26 août 1942, il est au téléphone en relation constante surtout sur les événements au Chambon-sur-Lignon. Le 6 septembre, à l'Assemblée du Musée du Désert, il encourage, avec la parabole du Bon Samaritain, les actions de sauvegarde, mais il précise à la soixantaine de pasteurs qu'il ne peut pas faire davantage, il reste un chef d'Église avec sa discipline, sinon il tombe dans la politique et un non-légalisme. Le lundi 7 septembre, il écrit dans son *carnet* : "*De tous côtés on me demande des informations, un mot d'ordre. J'envoie une lettre personnelle à tous mes collègues : c'est tout ce que je puis faire. Plus que jamais je dois me garder de tout ce qui n'est pas strictement conforme à notre Discipline. Je reconnais volontiers que nos règles ne permettent pas l'action rapide.*"

Les 9 et 11 septembre 1942, il parle longuement avec le président LAVAL et le secrétaire général à la police BOUSQUET ; ce sont peut-être les entretiens les plus précis sur l'esprit et les raisons des rafles organisées par Vichy sur pression allemande. Ce sont des témoignages exceptionnels, à chaud, à lire et à relire. Mi-septembre, il se trouve en Suisse, où il obtient, des autorités, des dérogations à la fermeture du pays, pour plusieurs centaines de Juifs dont ceux du Chambon.

## **VII - Le pasteur BOEGNER et la Montagne-refuge entre Haute-Loire et Ardèche<sup>1</sup>**

Le pasteur BOEGNER a joué un rôle important pour la réussite de la Montagne-refuge des Juifs dans l'îlot protestant à l'est de la Haute-Loire et à l'ouest de l'Ardèche, au Chambon-sur-Lignon, Mazet-Saint-Voy et à Saint-Agrève.

Fin septembre et début octobre 1940, il découvre la paroisse du Chambon-sur-Lignon avec des protestants déjà hostiles à Vichy, qui trouvent que le président BOEGNER est même un "*valet du gouvernement*". En été 1941, il retourne sur ce plateau où il réalise deux conférences à Saint-Agrève et au Mazet-Saint-Voy sur la "*rénovation nationale*".

Le 9 août 1942, il participe au culte de consécration du pasteur suisse Marcel JEANNET au Mazet-Saint-Voy, président du Consistoire de la Montagne.

Fin août et début septembre 1942, il est fort soucieux du sort des Juifs fugitifs. Il est très bien renseigné par Madeleine BAROT et se met en rapport avec le préfet Robert BACH, qui a reçu de nombreuses lettres de sa part depuis une année. En Suisse, en septembre 1942, il

---

<sup>1</sup> François BOULET, "Le pasteur Boegner et la Montagne-refuge entre Haute-Loire et Ardèche", *Cahiers de la Haute-Loire*, 2010, à paraître.

arrive à ouvrir la frontière pour ces Juifs étrangers fugitifs notamment des deux centres d'accueil du Chambon.

Enfin, en février et mars 43, il s'intéresse personnellement au sort de l'arrestation des deux pasteurs André TROCME et Édouard THEIS et du directeur d'école et secrétaire du conseil presbytéral Roger DARCISSAC. Il se rend à Vichy où il rencontre le secrétaire général à la police BOUSQUET, et parvient à obtenir leur libération.

## VIII - Les tensions de la dernière année de l'Occupation à Paris

Le pasteur BOEGNER veut revenir à Paris, il est comme aimanté par cette ville. Lorsqu'il apprend de la bouche de René BOUSQUET que la ligne de démarcation va être supprimée, il décide instinctivement de revenir dans la capitale, qu'il trouve changée, vide, déserte, au printemps 1943.

À Paris, la situation est plus oppressante que dans les années 1940-1942. Immédiatement, il doit intervenir pour les biens de l'Armée du Salut, des Quakers et des Unions chrétiennes des Jeunes gens, dissous sur ordre de Vichy. D'autre part, il est beaucoup moins informé sur le protestantisme français et mondial : sa liaison avec la Suisse est rompue puisqu'il ne peut plus s'y rendre. Il revoit cependant encore, à Matignon, le président Laval les 10 mars et 11 juillet 1943 et le 11 février 1944 mais ce dernier est "*fatigué*". Le risque d'une arrestation allemande et du bombardement anglo-américain est sempiternellement présent.

Le pasteur BOEGNER ne réalise plus de conférences ni de véritables voyages, il se rend seulement dans les paroisses les plus touchées par les bombardements, surtout dans le Nord ou en Normandie.

Il doit subir un chantage avec le docteur REICHL, suite aux arrestations de pasteurs par la Gestapo qui se multiplient : Yann ROULLET à Mougou dans les Deux-Sèvres, Charles ROUX dans la XI<sup>e</sup> région, Marcel HEUZE à Marseille, Roland de PURY à Lyon, entre mars et juin 1943. S'il prononce une allocution aux protestants mondiaux contre le terrorisme et contre les bombardements, le sort des pasteurs sera revu : un "*gentleman's agreement*" en quelque sorte. Le Conseil national lui demande de ne pas céder. Mais pour libérer Charles ROUX, il n'hésite pas à se rendre au siège de la Gestapo, avenue Foch, sans obtenir un quelconque résultat.

En juin 1944, grâce à l'information donnée par des chrétiens allemands, membres de l'Église confessante, il peut déjouer la rafle de la Gestapo à la Faculté de théologie de Paris en ajournant les examens et en permettant le départ inopiné des étudiants.

En revanche, il réproouve complètement la "méthode directe" des attentats, notamment communistes. Il parle très peu de maquis, qu'il ne semble pas trop estimer. En revanche, face au S.T.O., il aide des étudiants de théologie du boulevard Arago à "*ne pas pactiser avec l'idolâtrie*" en leur remettant 1000 francs en juin 1943 afin qu'ils trouvent une solution pour se déplacer.

## IX - La libération de Paris et l'année 1944-1945

À partir du 6 juin 1944 et du débarquement, comme de nombreux Parisiens, la vie de Marc Boegner est comme "*suspendue*" : ce sont des journées intenses d'espoir et de crainte. Il se sent projeté dans une "*nouvelle époque de l'histoire de la France et du monde*".

Il décrit avec beaucoup de détails les faits et les esprits lors de la libération de la capitale. Revoir le *Figaro* dans les kiosques le 22 août est une grande joie. Le 25 août, ce sont les chars du général Leclerc qu'il découvre.

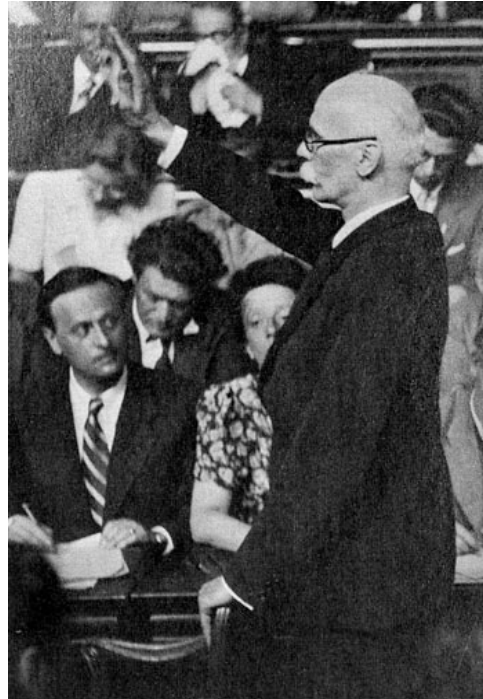
Mais cette joie n'est pas sans mélange, il note les violences contre les Allemands et les femmes tondues. Le danger communiste n'est pas absent dans ses *carnets*.

Dès fin août 1944, il se préoccupe des nouveaux emprisonnements et internements de l'épuration. Il écrit son premier article dans le *Figaro* "*Lendemain de Te Deum*", mais la direction du journal transforme le titre "*Contre la violence et la haine*". La presse communiste trouve qu'il "*pousse aux embrassades*". Il s'intéresse au sort de tous les protestants, notamment ceux qui avaient du pouvoir - cabinets ministériels - et qui se trouvent

emprisonnés à la Santé, au Val-de-Grâce, à la Conciergerie : général BRECARD, Olivier de SARDAN, René DUCHEMIN, Eugène MIRABEAU. Le sort des nouveaux camps d'internement à Drancy le préoccupe également. Il voit un danger dans l'esprit d'intransigeance "*plus gaulliste que de Gaulle*" selon sa propre expression. En octobre 1945, il se fait l'interprète du Conseil de la Fédération protestante de France sur les conditions jugées scandaleuses des "camps de concentration" des prisonniers allemands en France.

Il retrouve toute sa place comme éditorialiste au *Figaro* avec ses amis académiciens, qui lui permettent de rentrer à l'Institut de France fin 1945.

En mars 1945, il redécouvre avec une vive émotion l'Alsace, lui qui se déclare souvent alsacien par ses origines. Il décrit précisément le camp du Struthof-Schirmeck, avec la chambre à gaz : "*C'est là que les femmes étaient gazées. Il semble difficile de contester cette affirmation. À se tenir dans cette pièce, on éprouve un frisson d'horreur*".



Le pasteur BOEGNER au procès du maréchal PÉTAIN

Source : musée virtuel du protestantisme français

[www.museeprotessant.org](http://www.museeprotessant.org)

Au procès PÉTAIN, avec l'accord de l'E.R.F., il réalise un témoignage à décharge le 30 juillet 1945. L'atmosphère est passionnée. Il omet de dire une phrase essentielle sur l'opinion du maréchal Pétain par rapport aux Juifs. Sa déposition apparaît alors à charge ; la presse se moque de ce nouvel "Ignace de Loyola". Il est meurtri par cette épreuve ; en sortant de la Haute Cour, le maréchal PÉTAIN ne le regarde pas. À Nîmes, il demande aux protestants de lire sa déposition écrite dans le Journal Officiel, moins tronquée que tous les commentaires de la presse. Pendant quinze jours, le pasteur Boegner est rempli de remords sur cet épisode.

En 1944-1946, il rencontre quatre fois le président du Gouvernement provisoire de la République française, le général de GAULLE. Ces audiences ne se passent pas très bien ; on est loin de l'atmosphère confiante avec le maréchal PÉTAIN. Pour le procès de LAVAL, s'offusquant des conditions judiciaires honteuses, il ne reçoit qu'un long silence gênant. Quant à ses propres relations avec les Anglais notamment l'archevêque de Canterbury, de Gaulle est acerbe contre ce chef de l'Église anglicane, qui ne l'a guère aidé à Londres. Le 21 septembre 1944, la rencontre est véhémente ; quant à celle du 13 octobre, le pasteur avoue qu'on ne peut pas parler d'entretien "*cordial*" : il se sent même "*un tout petit garçon*". Ce n'est peut-être que le 1<sup>er</sup> janvier 1946 que la rencontre se passe au mieux ; il est vrai que de GAULLE pense alors à sa prochaine démission<sup>1</sup>.

Pourtant de GAULLE reste pour le pasteur, un homme d'une grande dignité, d'une grande culture, avec la "*gloire d'être un prophète*". Il est ému jusqu'aux larmes quand il voit ensemble de GAULLE et CHURCHILL descendre les Champs Élysées le 11 novembre 1944.

## Conclusion

Cinq traits ressortent clairement de la personnalité et de l'action du pasteur BOEGNER entre 1939 et 1945.

Premièrement, la densité, la visibilité et l'audibilité du pasteur BOEGNER, chef des protestants français, face aux polices et aux pétainistes, face aux gaullistes et aux communistes.

Deuxièmement, la cohérence de sa pensée morale et religieuse, des Juifs au rôle de l'État, de la crainte de la violence et face aux désunions, à la situation des camps d'internement avant et après la Libération.

Troisièmement, sur le plan socio-culturel ou idéologique, Marc BOEGNER apparaît comme un conservateur "à la mode anglaise", proche des notables protestants de marque comme André SIEGFRIED, des membres de la direction éditoriale du *Figaro*, un clan anglophile de l'Institut où il finit par rentrer, début 1946, grâce aux voix catholiques.

Quatrièmement, il fait preuve indéniablement d'une fermeté morale face aux pétainistes durs, aux Allemands, comme aux gaullistes ou aux communistes. Fidèle à ses principes et à sa foi, c'est un homme d'influence, ouvert aux milieux internationaux anglo-saxons et suisses.

Cinquièmement, nous ne pouvons que constater à nouveau, préciser même, son aide multiforme aux Juifs, à la fois précoce, sempiternelle, opiniâtre.

Quatre questions se posent plus précisément et nous avons tenté d'y répondre :

D'abord sa compassion pour le maréchal Pétain lors de ces cinq rencontres jusqu'au 30 juillet 1945 lors de sa plaidoirie ratée.

Ensuite une forme de résistance dans et face à Vichy où il développe une parole de civilisation et de liberté de conscience, publique, face à toutes les formes de totalitarisme.

Troisièmement, le pasteur BOEGNER n'échappe pas aux zizanies des années 1930 qui ressortent nettement en 1941-1942 avec les "dissidents" évangéliques. On peut se demander cependant si l'unité de l'Église réformée de France en 1938 n'a pas, au contraire, diminué ces critiques et rancœurs, ce "ferment de dispersion" (de GAULLE) des protestants.

Enfin, cette foi en Dieu seul, du chef spirituel des protestants français, dans ces années de travail intense, de "*forçat*", comme il dit lui-même, mérite aussi toute l'attention. Au lendemain d'une conférence à Valence le 16 novembre 1941, il s'exclame : "*Que Dieu me donne la force de parler pour Lui tant que je puis parler librement*".

Saint-Germain-en-Laye, le 13 novembre 2010

---

<sup>1</sup> AN, 3AG4 44, cabinet du général de GAULLE, dossier "protestants".